

sent pas toujours les souffrances du pauvre, sans quoi ils ne lui refuseraient jamais la petite aumône qu'il demande. Je pense... Mais tenez, ma Sœur, quand vous verrez que je commence à penser, rappelez-moi à l'ordre, je vous en prie ; penser nous rend—moi en particulier—souvent doublement malheureux. Tout paraît doublement sombre, doublement lugubre au pauvre qui pense...—Je suis né à Anvers, dans le quartier des bateliers ; mon père était marin ; je ne l'ai jamais connu ; il a eu pour tombe le vaste Océan. Ma mère mourut en donnant le jour à ma plus jeune sœur. Nous étions sept ou huit frères et sœurs, et comme il n'y avait plus de gagne-pain à la maison, les garçons les plus âgés furent placés aux *Orphelins*, et les filles aux *Orphelines*. Les plus jeunes... ma foi, je sais pas ce qu'ils sont devenus, je n'ai plus jamais entendu parler d'aucun d'eux.

—Pauvres enfants !

—Ah ! voilà ce qu'il en est de la famille chez le pauvre ! Les liens de l'affection fraternelle sont rompus de bonne heure, chacun ne doit il pas chercher à gagner le pain quotidien ? Que sont devenus mes frères ? L'un a péri en mer, comme mon père ; le second, qui était maçon, a été écrasé par un éboulement ; un troisième s'est engagé au service militaire ; la faim a poussé le quatrième au vol, et ainsi de suite. Quant à mes sœurs, on m'a conté un jour que l'une d'elles... mais non, je ne puis pas vous rapporter cela.

Ces parolies furent suivies d'un profond soupir, dans lequel était écrite la vie toute entière de la pauvre fille.

—Nous voilà donc chassés au loin, comme des chiens de la même nichée, qui, lorsqu'ils se rencontrent plus tard, ne se reconnaissent plus, encore bien qu'ils aient sucé le lait de la même mère. La volonté de Dieu soit faite ! il fallait qu'il en fut ainsi... Pour moi j'entraî tout jeune dans une fabrique, et—sans me vanter—je devins un fameux travailleur. Je me figurais qu'à force de travail et de probité, je deviendrais un jour aussi riche que mon maître, et mon projet était de réunir alors autour de moi tous mes frères et sœurs dispersés...

Hélas ! longtemps je me berçai de ce fol espoir, mais je gagnais à peine quelques sous par jour, et combien n'en aurait-il pas fallu empiler, pour constituer une petite fortune !

A mesure que j'avancais en âge, mes illusions s'envolèrent, car plus d'une fois j'eus à souffrir la faim quand j'étais sans ouvrage, et je vis bien que je ne pouvais parvenir qu'à grand-peine à ma propre subsistance. Cependant être et rester toujours seul au monde,—cette pensée m'accablait. Il faut au moins quelqu'un à qui confier ses peines, n'est-il pas vrai, ma sœur ? Quand j'étais ainsi seul, et que je voyais passer, le dimanche, les gens qui allaient se promener, je me disais : " Qu'ils sont heureux ! Ils ont un père, une mère ; ils ont des frères, des sœurs, tout au moins ont-ils une amie ; et toi, pauvre Jean, tu n'as personne,—personne !

—J'ai souvent pensé comme vous, Jean ! interrompit la Sœur, des larmes dans les yeux.

—Ah oui ! vous n'aviez personne non plus, vous... Mes amis, auxquels je hasardais quelquefois un mot de mes chagrins, se moquaient de moi, et voulaient me faire trouver dans la boisson un dédommagement pour ce qui me manquait. Ils ne connaissaient pas mon cœur, car lorsqu'ils se moquaient de moi, je souffrais doublement. J'ai fait des sottises dans ma jeunesse ; mais je suis resté honnête homme, et tenez, cela, cela me fait encore du bien quand j'y pense...

J'avais une vingtaine d'années, quand un soir, avec plusieurs de mes camarades, je sortis d'un débit de genièvre. C'était en plein cœur d'hiver ; il y avait trois ou quatre pieds de neige, le froid était glacial, et plusieurs d'entre nous, qui n'avaient pas le plus petit morceau de bois pour se chauffer chez eux, avaient donné leur dernier sou pour se procurer, au moyen du genièvre, une sorte de chaleur factice. Tous étaient ivres, moi excepté. Je m'étais dit, lorsqu'on m'engageait à noyer dans la boisson et le froid et les chagrins : " Jean, ce n'est pas là le moyen de chasser ta peine ! ".....

Arrivés sur le quai, nous aperçûmes au bord de l'Escaut, sur la neige, une espèce de sac noirâtre

qui avait l'air d'un sac bien rempli : et, dans l'espoir de faire main basse sur une bonne trouvaille, nous nous hâtâmes d'approcher, moi sans la moindre peine, mes compagnons au contraire tout chancelants. J'atteignis donc l'endroit où se trouvait l'objet, et c'était..... une pauvre malheureuse petite fille, à moitié gelée et demi-morte de faim. — Oui, oui, continua Jean avec le plus triste des sourires—la pauvre enfant était bien près de sa dernière heure, assurément !..... Mes camarades, trompés dans leurs espérances de butin, voulaient la faire lever en lui jetant des balles de neige, et la chasser devant eux, comme une bête sauvage. Mais, voyez-vous, ma Sœur, je n'aurais jamais pu souffrir cela, et comme je voyais bien que mes représentations ne servaient de rien, j'en empoignai un par-ci, j'en empoignai un par-là, j'en attrapai un autre par derrière, et je les jetai l'un après l'autre dans la neige. Alors, avec la promptitude de l'éclair, j'enlevai la pauvre fille, la chargeai sur mes épaules, et je regagnai au pas de course le quartier des bateliers, qui n'était pas éloigné.

Cette pauvre créature était née dans mon voisinage, elle avait demeuré à côté de ma porte, et souvent nous avions joué ensemble étant plus jeunes. Elle non plus n'avait pas de foyer, et comme elle me l'apprit plus tard, dès ses plus jeunes années, elle avait eu à lutter contre la misère et la faim. Cela me toucha vivement, je crus que Dieu avait mis cette malheureuse sur mon chemin pour que nous fissions route ensemble, et, en effet, ma Sœur, la jeune fille est devenue ma femme dans la suite. Oui, oui, c'est comme cela !

—Oh ! voilà qui était beau de votre part, Jean ! interrompit la Sœur.

—Nous étions, à vrai dire, affreusement pauvres ; mais nous ne pouvions guère nous attendre à être jamais plus riches. Mes camarades se moquaient de moi, et mon patron se mit dans une grande colère à propos de ce mariage, qui, disaient-ils, me plongeait plus avant dans la misère. Nous nous mariâmes sans songer au lendemain ; nous nous aimions mutuel-